



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

60 | printemps 2011

La fitna

La *fitna* andalouse du XI^e siècle

The Andalusian Fitna in the Eleventh Century

Emmanuelle Tixier du Mesnil



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/6204>

DOI : [10.4000/medievales.6204](https://doi.org/10.4000/medievales.6204)

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 17-28

ISBN : 978-2-84292-273-3

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Emmanuelle Tixier du Mesnil, « La *fitna* andalouse du XI^e siècle », *Médiévales* [En ligne], 60 | printemps 2011, mis en ligne le 19 janvier 2012, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/6204> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.6204>

Tous droits réservés

Emmanuelle TIXIER DU MESNIL

LA FITNA ANDALOUSE DU XI^e SIÈCLE

En 1031, une assemblée de notables cordouans décidait de ne plus reconnaître de nouveau calife tant les troubles occasionnés par les rivalités entre candidats à la magistrature suprême avaient dévasté le pays d'al-Andalus au cours d'une longue guerre civile, en arabe une *fitna*, de plus de vingt ans. Cette violence avait provoqué la déchirure de la communauté, la partition du pays et la fin du califat omeyyade de Cordoue¹. Dans la plupart des ouvrages consacrés à l'histoire d'al-Andalus², le début du XI^e siècle est tout entier résumé par ce terme de *fitna*, de violence fondamentalement négative, annonciatrice d'une période de déclin qui va se développer tout au long du siècle. Le caractère néfaste des événements de ce temps est une évidence de l'historiographie que l'on n'explique plus guère depuis que des historiens comme Reinhard Dozy, dans les années 1860, ont une fois pour toutes déroulé le fil événementiel que l'on reprend depuis. Les troubles du premier tiers du XI^e siècle sont donc LA *fitna* andalouse par excellence, au même titre que la déchirure de la communauté musulmane lors des affrontements entre 'Alî et Mu'âwiyya, au milieu du VII^e siècle, est la mère des discordes, la grande *fitna*³. Or, comme en témoigne notamment la contribution

1. Le califat de Cordoue avait été proclamé par l'émir omeyyade 'Abd al-Rahmân III al-Nâsir en 929.

2. R. DOZY, *Histoire des musulmans d'Espagne*, voir l'édition revue par É. LÉVI-PROVENÇAL, Leyde, 1932, t. III; É. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane*, t. II, *Le Califat de Cordoue (912-1031)*, Paris, 1950; P. GUICHARD, *Al-Andalus, 711-1492 : une histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, 2001; B. FOULON et E. TIXIER DU MESNIL, *Al-Andalus. Anthologie*, Paris, 2009.

3. Conflit qui opposa 'Alî, quatrième calife de l'Islam à Mu'awiya, futur premier calife omeyyade; cf. l'ouvrage de H. DJAIT, *La Grande Discorde. Religion et politique dans l'Islam des origines*, Paris, 1989.

de Cyrille Aillet dans ce même volume, d'autres moments de discorde, qualifiés eux aussi de *fitna*, ont marqué la longue histoire d'al-Andalus. Il existe de fait des *fitan* (pluriel de *fitna*) andalouses ; par l'ambivalence même de sa définition, ce concept ne peut se plier à un cadre délimité de façon trop étriquée. Un tel postulat de départ n'est pas sans conséquence sur le regard que l'on porte sur le XI^e siècle : loin d'être le seul temps de la *fitna* en al-Andalus, il est peut-être la résurgence de troubles plus anciens ; peut-être aussi la rupture n'est-elle pas aussi profonde qu'on ne le pensait.

Le XI^e siècle mérite cependant qu'on s'y attarde, notamment en raison du poids considérable qu'occupent les troubles de ce temps au sein de la littérature, comme le montre Brigitte Foulon, spécialiste de la poésie arabe écrite en al-Andalus⁴. On a de fait relativement peu écrit⁵ sur cette période coincée entre deux temps forts aisément cernables de l'histoire andalouse : le califat omeyyade d'une part, assimilé à un âge d'or, et d'autre part l'agrégation de la péninsule ibérique aux empires berbères aux XII^e et XIII^e siècles. Entre ces deux temps la *fitna*, datée le plus souvent de 1009 à 1031, prolongée d'une certaine façon par le temps des Taïfas, principautés considérées comme les enfants naturels de la discorde, et dont l'histoire occupe tout le XI^e siècle. Cette époque de division et de conflit, analysée par les contemporains mais aussi par les historiens comme un temps de désagrégation, de fractionnement territorial et partant de décadence politique⁶, nous semble cependant un des ces moments essentiels où quelque chose de l'identité andalouse s'est joué, où des traits qui vont servir à définir l'ensemble de l'histoire de la Péninsule ont été esquissés. On se contente généralement de signaler que tout ne fut pas négatif et que ce moment terrible fut extrêmement fécond sur le plan culturel, en raison notamment de la multiplication des États et des commanditaires. Mais c'est un peu court, convenons-en, car le XI^e siècle mérite tout autant que les autres siècles d'occuper une place de choix dans l'histoire politique d'al-Andalus. C'est même le temps par excellence du politique tant il est riche en rebondissements de toutes sortes ; rebondissements souvent bien documentés car générateurs de ces discours de légitimation qui nous font entr'apercevoir la façon dont on concevait alors le pouvoir. Ce n'est donc pas seulement le temps de la littérature, même si celle-ci doit être plus souvent sollicitée par les historiens.

Comme le montre Gabriel Martinez-Gros dans ce volume, la *fitna* est pour Ibn Khaldûn la forme la plus négative de la violence ; l'une des formes de la violence car en dépit de l'unicité originelle de celle-ci, l'histoire et les hommes

4. B. FOULON et E. TIXIER DU MESNIL, *Al-Andalus...*, chap. 4.

5. Citons cependant le livre récent de P. GUICHARD et B. SORAVIA, *Les Royaumes de Taïfas. Apogée culturelle et déclin politique des émirs andalous du XI^e siècle*, Paris, 2007.

6. Comme en témoigne le titre de l'ouvrage précédemment cité.

se sont chargés d'évaluer la légalité de chacune de ses manifestations. La *fitna* par excellence serait ainsi la violence qui engendre un désordre public sans pour autant accoucher d'un État. En revanche, un autre grand historien andalou, peut-être l'autre grand historien andalou, Ibn Hayyân (987-1076), fait un usage récurrent du terme de *fitna* pour qualifier les troubles de l'époque émirale lesquels se sont cependant soldés par la proclamation d'un califat omeyyade à Cordoue en 929⁷. On voit là l'ambiguïté d'un terme qui, comme celui de guerre ou de violence, n'épuise pas le champ des définitions possible. Nous ne saurons jamais si Ibn Khaldûn et Ibn Hayyân pensaient à la même chose lorsqu'ils usaient tous deux, à trois siècles de distance, de ce terme de *fitna*. Mais tous deux livrent une grille de lecture permettant d'avancer dans les méandres d'une histoire résolument politique d'al-Andalus.

Cette histoire est d'abord celle de la domination omeyyade, alors qu'al-Andalus était l'État le plus puissant d'Occident et que les petits royaumes chrétiens du Nord n'étaient encore qu'embryonnaires ; le territoire péninsulaire était en grande partie sous le contrôle de la glorieuse dynastie et les expéditions d'al-Mansûr, leur chambellan, témoignent du caractère satellitaire des États chrétiens, tour à tour alliés ou ennemis⁸. Il semble néanmoins que la retentissante chute du califat ne fut pas la rupture que l'on s'est longtemps plu à dépeindre. En dépit des lamentations d'un Ibn Hazm⁹, légitimiste omeyyade et défenseur avant tout de l'institution califale, lamentations qui feraient presque écho à celles d'un Ghazâlî¹⁰ défendant envers et contre tout le califat abbasside à l'extrême fin du XI^e siècle, en dépit de cela, la *fitna* des années 1009-1031 n'est pas simplement synonyme de destruction. Elle maintient d'une certaine façon, et certes dans de violents soubresauts, quelques-unes des caractéristiques de la situation antérieure.

7. Voir, dans ce même volume, la contribution de Cyrille AILLET.

8. G. MARTINEZ-GROS, « L'interprétation des campagnes d'al-Mansûr contre l'Espagne chrétienne », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 40 (2009) (= *Le Monde d'Oliba. Arts et culture en Catalogne et en Occident*), p. 91-100, a montré que les royaumes chrétiens du nord de la Péninsule sont l'autre réservoir de bédouinité dont l'État andalou a besoin pour recruter des soldats au temps d'al-Mansûr.

9. Le cours de la vie d'Ibn Hazm (994-1064) fut radicalement modifié par la *fitna*. Né dans une puissante famille liée aux Omeyyades, il vit sa demeure cordouane ruinée par les troupes berbères en 1013 et s'engagea auprès de différents prétendants au califat qui ne purent se maintenir sur le trône ; sa participation à la vie politique de son temps se solda par un douloureux échec. Auteur proluxe, il aurait écrit plus de quatre cents ouvrages, perdus pour la plupart, illustrant différents domaines du savoir : droit, théologie, histoire, *adab* (belles-lettres), poésie, etc. On lui doit notamment le très célèbre *Collier de la colombe sur l'amour et les amants* (*Tawq al-Hamâma ff-l-ulfa wa-l-ullâf*), éd. I. 'ABBÂS, Beyrouth, 1993 ; trad. française G. MARTINEZ-GROS, Paris, 1992.

10. Ghazâlî, 1058-1111, juriste shafi'ite et ardent défenseur du califat abbasside face aux prétentions shiites et à la tutelle exercée par les sultans seljukides.

Examinons les faits. Le dernier vrai calife omeyyade, Hishâm II, fut toute sa vie placé sous tutelle. Il a onze ans en 976 lorsque meurt son père, le calife al-Hakam II¹¹. Très rapidement, l'ascension du chambellan Ibn Abî 'Amir, le futur al-Mansûr, rejette dans l'ombre du palais le jeune prince, qu'il est important de maintenir à son poste afin que justement il puisse déléguer les fonctions régaliennes. On sait qu'al-Mansûr puis, après sa mort en 392/1002, son fils al-Muzaffar ont conservé ce calife fantoche, source cependant de toute légitimité. Les choses se gâtent à la mort d'al-Muzaffar, en 399/1008, lorsque son frère, un autre fils d'al-Mansûr, lui succède comme chambellan. Le jeune homme est le plus souvent appelé par les sources 'Abd al-Rahmân Sandjûl, Sanchuelo, car il est le petit-fils par sa mère du roi Sancho Garcès II de Navarre¹²; il commet l'erreur politique de se faire désigner par le calife Hishâm, qui n'a pas d'enfant, comme son héritier au trône califal. Il n'en a pourtant pas la légitimité car, s'il est d'origine arabe, il n'est cependant pas d'ascendance qurayshite, et n'appartient donc pas à la tribu du Prophète. Or tous les califes, qu'ils soient abbassides, omeyyades ou fatimides, ont été ou sont encore en ce XI^e siècle des Qurayshites. Lorsque Sanchuelo quitte Cordoue pour une improbable campagne d'hiver contre la Castille, destinée à redorer son blason en s'inscrivant dans la continuité de la politique de son père, éclate ce que l'on a appelé la Révolution de Cordoue; ce 15 février 1009 constitue le début officiel de la *fitna*. La foule s'en prend à la fois au calife Hishâm, contraint d'abdiquer au profit de l'un de ses cousins omeyyades, et à la résidence amiride de Madînat al-Zâhira, édifiée par al-Mansûr à l'est de Cordoue et destinée à être le pendant de la résidence califale de Madînat al-Zahrâ, édifiée au milieu du IX^e siècle par 'Abd al-Rahmân al-Nâsir. La ville amiride est littéralement effacée de la carte, au point qu'aujourd'hui encore on ne peut la localiser. La foule s'en prend également aux familles des mercenaires berbères recrutés en masse par les Amirides successifs. Et c'est parce qu'ils veulent les défendre que bon nombre de ces soldats berbères désertent ce qui restait de l'armée de Sanchuelo. Lorsque celui-ci revient en hâte, quinze jours plus tard, il est rapidement assassiné. Son corps est ramené à Cordoue et exposé en place publique.

La grande *fitna* andalouse va durer plus de vingt ans. Diverses troupes s'affrontent, chacune au nom d'un candidat omeyyade différent. Plusieurs d'entre eux parviennent sur le trône califal mais échouent à s'y maintenir; citons Muhammad al-Mahdî qu'appuyaient principalement les saqâliba, les Esclavons. Ce sont d'anciens esclaves, importés de l'Europe de l'Est, puis de l'Europe toute

11. Sur le détail de ces circonstances, voir dans le présent volume de *Médiévales* l'article de S. MAKARIOU sur l'assassinat de l'oncle de Hishâm, al-Mughîra.

12. La fille du roi avait été livrée en tribut en 983 aux Andalous; al-Mansûr l'avait épousée et affranchie après sa conversion à l'islam.

entière, qui ont constitué sous le califat une part importante des fonctionnaires civils et militaires. Ils ont occupé de hauts rangs sous les Omeyyades et entendent les conserver à la faveur de la *fitna*. À la tête d'une partie d'entre eux se trouve Wâdih, appelé l'Amiride car ayant été affranchi par al-Mansûr. Quelques-uns jouent un rôle de premier plan, notamment Khayrân, l'homme qui fit et défit les califes en acceptant ou en refusant de rallier leur camp tout au long de la *fitna*; ces esclavons s'installent principalement dans le Levant d'al-Andalus où certains d'entre eux sont un temps à la tête de principautés indépendantes, comme en témoigne le brillant « règne » de Khayrân à Almería de 1014 à 1028.

Les forces berbères soutinrent quant à elles Sulaymân al-Musta'în, un Omeyyade, arrière-petit-fils de 'Abd al-Rahmân III. Entre 1009 et 1016, non seulement chacun de ces califes fragiles régna deux fois, mais il y eut également un épisode de restauration du dernier « vrai » calife omeyyade, Hishâm al-Mu'ayyad, ce qui témoigne de retournements pour le moins fréquents. Et pour achever de compliquer la situation, Castillans et surtout Catalans interviennent également, principalement à l'appel d'al-Mahdî. Les péripéties sont nombreuses, les revers constants et le détail des faits, s'il était exposé dans toute sa complexité, nécessiterait plusieurs volumes. Retenons que, selon un certain nombre de sources, au nombre desquelles le *Bayân* d'Ibn 'Idharî al-Marrâkushî¹³, le *Muqtabis* d'Ibn Hayyân¹⁴, la *Somme des histoires* d'Ibn al-Athîr¹⁵ et surtout un nombre imposant de poèmes, l'épisode le plus terrible de cette *fitna* fut le siège de Cordoue par les Berbères entre 1010 et 1013, la façon dont les habitants résistèrent puis, lorsqu'ils cédèrent, la façon dont ils furent horriblement traités. Voici par exemple ce qu'écrivit Ibn 'Idharî dans la rubrique consacrée à l'année 401 de l'hégire (août 1010-août 1011) :

[...] Les Berbères empêchèrent l'approvisionnement de Cordoue ce qui entraîna la diminution des réserves de vivres et l'apparition de la famine. Ibrâhîm b. al-Qâsim raconte que les Cordouans, malgré la situation calamiteuse dans laquelle ils se trouvaient et les souffrances qu'ils enduraient, refusaient de se rendre (« persistaient dans la *fitna* ») et détestaient d'autant plus les Berbères. Celui qui osait parler de paix était assassiné ; un homme réputé pour sa sagesse dit un jour à la mosquée : « Ô mon Dieu ! Accorde-nous la paix ! » ; il fut immédiatement tué en cet endroit même. Un jour, une femme qui revenait du four laissa tomber une marmite qui se cassa ; cela attira l'attention et comme sa peau était foncée, les gens s'écrièrent : « Une Berbère noire ! » et on l'assassina. Une autre femme

13. IBN 'IDHARÎ AL-MARRÂKUSHÎ, *Al-Bayân al-Mughrib*, texte arabe établi par É. LÉVI-PROVENÇAL dans *Histoire de l'Espagne musulmane*, t. III, Paris, 1930.

14. IBN HAYYÂN, *Kitâb al-Muqtabis*, repris par IBN BASSÂM, *Al-Dhakhîra fî-mahâsin ahl al-Djazîra*, t. IV, vol. 2, éd. I 'ABBÂS, Beyrouth, 1997.

15. IBN AL-ATHÎR, *Kitâb al-kâmil fîl-tarîkh*, trad. partielle E. FAGNAN, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger, 1898.

remontait du fleuve avec une cruche qui tomba de son épaule et se cassa. Les gens furent si troublés qu'ils la tuèrent¹⁶ !

Les réactions irrationnelles de la foule cordouane témoignent mieux qu'un long discours de l'absence d'ordre dans la ville, alors que s'effondre le califat et qu'aucune autorité n'est en mesure d'assurer la défense de la cité, mais aussi l'exercice de la justice en ses murs. C'est là une belle illustration de la *fitna*, de la violence protéiforme qui transforme les victimes en bourreaux, qui corrompt toute forme de civilité¹⁷.

Ibn al-Athîr insiste particulièrement sur l'échec de la restauration du califat, quels qu'en furent les détenteurs car outre les multiples prétendants omeyyades, il y eut également des Hammudides, apparentés aux Idrissides qui fondèrent Fès en 789 et qui descendaient du Prophète Muhammad, donc des Qurayshites. 'Alî b. Hammûd régna de 1016 à 1018, puis ce fut son frère al-Qasim qui lui succéda de 1018 à 1023 ; celui-ci fut renversé par son neveu à cette date, neveu qui régna quelques semaines ; puis il y eut à nouveau des califes omeyyades de 1023 à 1031. Ces Hammudides sont cependant trop liés aux Berbères, qu'ils contrôlent souvent et auxquels ils sont souvent assimilés en raison de leur récente arrivée dans la Péninsule¹⁸, pour pouvoir emporter l'adhésion en al-Andalus. En 1031 enfin, l'institution califale elle-même disparaissait faute de combattants pour la défendre.

Ce temps de la *fitna* fut, selon Lévi-Provençal, une histoire confuse et lamentable. De fait c'est confus, mais lamentable est un épithète étonnant ; certes, la désagrégation du pouvoir central engendra toutes sortes de tourments, dont témoignent les récriminations d'Ibn Hazm. Mais sous la plume d'un historien, ce jugement de valeur étonne. Ce qui est lamentable aux yeux de Lévi-Provençal, c'est l'échec du califat ; c'est l'incapacité des candidats hammudides et surtout omeyyades à se maintenir sur le trône, c'est l'impossible maintien d'un pouvoir central, triste augure de la disparition probable d'al-Andalus. C'est faire preuve de nostalgie bien précocement ! C'est surtout déconsidérer totalement la période qui s'ouvre à l'issue de la *fitna*, celle qui voit s'ériger sur les décombres de l'État califal une vingtaine de principautés, les mulûk al-Tawâ'îf, les royaumes des Taïfas. Ces enfants naturels de la *fitna*, de la partition, se mettent en place dans les années 1010-1030 et subsistent tout au long du XI^e siècle, avant d'être

16. IBN 'IDHARÎ AL-MARRÂKUSHÎ, *Al-Bayân...*, p. 100-103.

17. Notons de plus que ces sources sont assez discordantes sur les motivations des acteurs principaux, notamment Khayrân l'Amiride qui devint ensuite prince d'Almería, présenté parfois comme un traître changeant sans cesse de camp ; il est, sous la plume d'Ibn al-Athîr, motivé par un seul but : retrouver le calife Hishâm al-Mu'ayyad, le dernier calife véritable, vraisemblablement tué en 1013.

18. Les Hammudides sont arrivés en al-Andalus à la fin du X^e siècle.

balayés par les Berbères almoravides qui arrivent dans la Péninsule en 1086 et qui en démettent les souverains, taxés de compromission avec les chrétiens, au début des années 1090.

Si l'on suit Ibn Khaldûn, alors il s'agit bien d'une *fitna* puisque les violents désordres du début du XI^e siècle n'ont fait que ruiner l'État et le territoire, ont même permis ce qui semblait auparavant inenvisageable : faire des Castillans, des Catalans et des Aragonais les arbitres des conflits entre souverains musulmans. La violence destructrice et meurtrière n'aurait pas permis là la fondation d'un État fort, n'aurait pas permis sa revivification en lui amenant le sang neuf d'une nouvelle génération bédouine. En ce sens, l'historiographie traditionnelle d'al-Andalus, depuis le XI^e siècle et les virulentes critiques d'Ibn Hazm, jusqu'à nos plus récents manuels, est en parfaite adéquation avec la théorie d'Ibn Khaldûn.

Néanmoins, souligne Gabriel Martinez-Gros, Ibn Khaldûn ne nomme pas *fitna* ces troubles du XI^e siècle et nous ne pouvons qu'être d'accord avec la conclusion qui en découle : ces troubles ne sont pas une rupture majeure, mais plutôt le fruit d'une lente évolution du califat omeyyade, à partir de sa mise sous tutelle par les Amirides. C'est certainement dans la période qui précède l'embrasement de 1009 qu'il faut chercher les racines de la *fitna*. Outre l'inévitable intervention divine, les chroniqueurs repèrent une cause principale à ce désordre récurrent : la remise en cause de l'ordre naturel des choses. Les Amirides ont usurpé un pouvoir qui devait revenir aux Omeyyades¹⁹ et cela a conduit à la déposition et à la mort de Sanchuelo. Ces mêmes Amirides ont de plus fait venir de nombreuses troupes berbères, identifiées presque toujours comme les auteurs de troubles par excellence, les principaux responsables de la destruction de Cordoue et des maux qui se sont abattus sur l'ensemble du pays. À cet égard, la *fitna* est d'abord berbère. Ces recrutements massifs, dans les dernières décennies du X^e siècle, devaient justement renforcer la légitimité chancelante d'al-Mansûr, dont l'usurpation ne trompait personne. À l'instar des chefs turcs ou berbères qui commencent à occuper l'essentiel de la scène politique dans les diverses parties du monde islamique au XI^e siècle, Ibn Abî 'Amir al-Mansûr a fondé sa légitimité sur la défense armée de l'islam sunnite. Ibn 'Idharî, qui cite Ibn Hayyân, explique ainsi à quel point al-Mansûr puis al-Muzaffar, le fils qui lui avait succédé en 1002, passèrent leur temps à contenir

19. Constatons à cet égard la puissance de l'idéologie omeyyade qui a fondé la force du califat de Cordoue sur l'exercice de la magistrature suprême par un membre de cette glorieuse dynastie. Cette idéologie omeyyade innerve en profondeur toute l'histoire d'al-Andalus, même au-delà de la disparition du califat, cf. G. MARTINEZ-GROS, *L'Idéologie omeyyade*, Madrid, 1992.

les rebellions qui germaient²⁰. Et l'organisation chaque année d'expéditions contre certains des territoires chrétiens, avec d'ailleurs l'aide d'autres comtes chrétiens²¹, semblait aux yeux des populations le moyen bien léger destiné à faire oublier la relégation, certes dorée, du souverain omeyyade. Ce ne serait donc pas le geste de Sanchuelo, celui de se faire désigner comme l'héritier présomptif du calife Hishâm, qui suffirait à expliquer l'explosion de la *fitna*. Il n'en aurait été qu'un facteur déclenchant. Il ne faut pas minimiser la gravité et les violences de cette *fitna*, la poésie notamment en témoigne, mais elle constitue plutôt l'aboutissement d'un processus de dégradation entamé bien avant 1009.

Considérons maintenant l'aval de cette *fitna*. Dès les années 1010 et tout au long des deux décennies qui suivent, des principautés territoriales se mettent en place, les royaumes des Taïfas. Elles s'opposent entre elles et se livrent une guerre sans merci pour délimiter leurs territoires respectifs, tandis que les chrétiens du Nord deviennent les arbitres de la situation, mais leur intrusion, contrairement à ce que l'on lit trop souvent, n'est pas une nouveauté. Cela correspond à ce schéma assez classique, et que l'on connaît mieux grâce aux travaux de Gabriel Martinez-Gros sur Ibn Khaldûn²², de l'ingérence des mercenaires de la veille dans les inextricables situations politiques du moment. De fait, leur puissance est bien plus grande et leur rôle plus décisif qu'auparavant, mais quelle différence finalement avec l'intrusion des Turcs dans le domaine abbasside à la même époque, ou à celle des Berbères almoravides puis almohades en al-Andalus aux XII^e et XIII^e siècles.

Et puis le fil de l'histoire commencée par les Omeyyades ne s'est pas rompu. Les royaumes des Taïfas prolongent en grande partie l'ère omeyyade. Les grands vainqueurs de ces temps de troubles sont notamment les souverains abbassides de Séville, des Arabes qui font fleurir la poésie, art arabe s'il en est, mais qu'il ne faut pas réduire à leur rôle de mécènes. Ils sont également les acteurs d'une histoire politique prestigieuse que l'on aurait tort de n'envisager qu'à l'aune de leur fin, c'est-à-dire de leur déposition par les Berbères almoravides en 1091. Cette histoire commence à Séville au début des années 1020. Comme à Cordoue sous l'égide des Banû Djahwar, les élites urbaines résistent à la décomposition, à la *fitna* et finissent par refuser de se soumettre aux différents prétendants au califat. Le Hammudide al-Qasîm ibn Hammud est ainsi chassé de Séville en

20. L'extrait du *Bayân* reproduit par É. LÉVI-PROVENÇAL dans la nouvelle édition de R. DOZY, *Histoire des musulmans d'Espagne...*, p. 185-213. R. DOZY, *Histoire des musulmans d'Espagne...*, t. III, p. 266, citant MAKKARÏ, fait même dire à al-Mansûr admirant ses palais d'al-Zâhira: «Malheureuse Zâhira! Ah! je voudrais connaître celui qui te détruira sous peu.»

21. Voir l'article de Gabriel MARTINEZ-GROS déjà cité sur «L'interprétation des campagnes d'al-Mansûr contre l'Espagne chrétienne».

22. G. MARTINEZ-GROS, *Ibn Khaldûn ou les sept vies de l'Islam*, Arles, 2006.

1023. Un triumvirat de cadis et juristes s'installe aux commandes de la ville et repousse victorieusement les prétentions hammudides. Le cadi Ismâ'il ibn 'Abbâd, issu d'une longue lignée arabe, réussit à évincer ses deux collègues et à transformer son pouvoir en une monarchie héréditaire. À sa mort en 433/1042, son fils 'Abbâd lui succède, prenant comme nom de règne al-Mu'tadid bi-llâh (« le Protégé de Dieu »). Il réussit à étendre considérablement les limites de son territoire en annexant les Taïfas voisines, notamment celles de l'ouest andalou. Ibn Hayyân, cité par Ibn 'Idhârî écrit de lui :

Chef des factieux andalous de son temps, lion des rois, flamme de la sédition (*fitna*), protagoniste d'histoires extraordinaires, de succès détestables et de batailles destructrices, homme aux desseins élevés et à l'âme altièrre. Dieu le lança telle une flèche atteignant sa cible. Il s'efforça, durant sa vie, de s'élever et, de fait, il s'éleva jusqu'aux sommets ; il désira, sa vie durant, se rendre maître de toute la Péninsule, faisant fi des intérêts de ce pays et n'obéissant qu'à ses ambitions, tirant parti de la plus grande sédition (la *fitna*) qu'ait connu cette terre. Dieu le fit mourir dans son lit d'un mal de poitrine de courte durée²³.

Ce fut l'un des plus grands souverains andalous, et très certainement l'un des plus féroces, comme en témoigne ce passage d'Ibn 'Idhârî :

À la porte de son palais se trouvait un jardin dans lequel pendaient comme des fruits, en toutes saisons, des têtes humaines qu'on lui envoyait et qui portaient, accrochées sur les oreilles, des notices comportant le nom de leur détenteur. Cela lui réjouissait l'âme de les contempler, alors que les gens étaient horrifiés par ce spectacle.

Et au cœur de son palais se trouvait « un coffre, plus précieux à ses yeux qu'un coffret rempli de pierres précieuses, contenant les têtes des rois qu'il avait lui-même tués de son épée²⁴ ». Il meurt en 1069, laissant à son fils l'État le plus puissant d'al-Andalus. Ce dernier souverain est considéré par les sources comme le fleuron de la dynastie ; il s'agit du roi poète de Séville, al-Mu'tamid ibn 'Abbâd (1040-1095), le modèle du prince andalou. Valeureux au combat²⁵, ses adversaires mêmes l'ont souligné, l'un des meilleurs poètes de son temps, il est l'archétype du prince arabe lettré, de ceux qu'on ne rencontre plus guère en ce XI^e siècle où les Turcs, Kurdes et autres Berbères sont les nouveaux hommes forts du monde islamique. En ce sens, il fait davantage penser à quelques grandes figures de califes lettrés, comme al-Ma'mûn l'Abbasside, au IX^e siècle, ou al-Hakam II l'Omeyyade, au X^e siècle. Le maniement de la poésie arabe, art du pouvoir par excellence et arme redoutable, lui permet de ridiculiser l'ignorant chef berbère

23. *Al-Bayân*, cité dans B. FOULON, E. TIXIER DU MESNIL, *Al-Andalus...*, p. 175.

24. *Ibid.*, p. 176-177.

25. Notamment lors de la bataille de Zallâqa.

almoravide qui a besoin d'un traducteur pour comprendre la langue du Coran. Ses succès auprès des hommes comme auprès des femmes, la puissante histoire d'amour qui l'a lié sa vie durant à sa seule épouse légitime, Rumaikiyya, achèvent d'une faire une figure de héros. C'est cependant la fin de sa vie qui en fait le héros tragique d'al-Andalus. Après plusieurs campagnes en al-Andalus et sur l'avis de juristes andalous et orientaux, dont Ghazâlî, les Berbères almoravides décident en 1090 qu'il est licite de démettre les souverains andalous, taxés de compromission avec les pouvoirs chrétiens. Les royaumes des Taïfas se soumettent les uns après les autres. Al-Mu'tamid est déposé et exilé dans le sud marocain, à Aghmât, où il finit sa vie, dans un dépouillement bien éloigné des fastes qu'il avait connus en al-Andalus. C'est là aussi qu'il écrit ses plus belles poésies, une quarantaine de pièces, sur les thèmes de l'exil et du dénuement. Comme l'écrit Ibn Khaldûn, ce fut la fin des Arabes en al-Andalus. Commence alors une autre histoire, celle de l'agrégation d'al-Andalus aux empires berbères du Maghreb.

La *fitna* a donc donné naissance à des principautés dont certaines furent brillantes et dont l'histoire se situe dans le prolongement de l'ère omeyyade. On a beaucoup reproché à leurs souverains leur manque de légitimité politique²⁶. Ils tâchèrent cependant d'y remédier. Tout d'abord, du temps du cadî Muhammad ibn 'Abbâd, le premier des Abbadides, en prêtant allégeance au Hammudide de Malaga, Yahya ibn 'Alî, un descendant du Prophète. Ensuite, en inventant littéralement un faux calife omeyyade : l'Abbadide se servit effectivement d'un savetier ou d'un nattier de Calatrava, sosie du dernier calife omeyyade Hishâm II, celui qui avait toute sa vie été mis sous tutelle par al-Mansûr et ses descendants. Le véritable Hishâm avait probablement disparu en 1013, mais le sosie joua son rôle, avec plus ou moins de succès, et certains petits souverains indépendants du Sud d'al-Andalus feignirent de le reconnaître afin d'acheter leur tranquillité auprès du roi de Séville. Par le miracle d'une délégation califale à laquelle personne ne croyait, les apparences étaient sauvées. Par la suite, le faux Hishâm mourut, dans l'indifférence totale, et al-Mu'tadid, le deuxième prince abbadide, ne crut pas nécessaire de poursuivre cette fiction. Cette légitimité, certes chancelante, ressemble à s'y méprendre à celles de centaines de princes du monde islamique médiéval, lesquels peinaient le plus souvent à justifier leur prise de pouvoir à l'échelle locale. Le tombeur des Abbadides de Séville, le célèbre émir berbère almoravide Yûsuf ibn Tâshfîn, au pouvoir dès 1070, ne sollicita qu'à la fin des années des 1090 la reconnaissance du calife abbasside de Bagdad, laquelle ne lui fut accordée qu'en 1098. Le califat abbasside présentait,

26. Les juristes sunnites, au premier rang desquels al-Ghazâlî, insistent sur la nécessité de la délégation califale : un pouvoir n'est licite que s'il est délégué par le calife, instance suprême dans le monde islamique.

de plus, l'immense avantage d'être situé bien loin de l'Occident musulman. Donc, dans à peu près tous les domaines, le plus puissant des souverains andalous du XI^e siècle, l'Abbadide de Séville, tenait son rang.

Lorsque Pierre Guichard écrit, dans le tome 1 de l'ouvrage intitulé *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval (X^e-XV^e siècle)*²⁷, que les «Almoravides (sont) beaucoup plus en accord avec un idéal islamique» que les souverains des Taïfas, c'est privilégier une partie des sources contre une autre, et surtout cela aurait nécessité de définir ce fameux idéal islamique.

C'est supposer que les Almoravides, peuple nouveau dont l'identité ne reposerait que sur leur capacité à défendre le sunnisme et ce tout au long de leur existence, ont d'une certaine façon eu raison de démettre les souverains des Taïfas, dissolus, veules, prompts à nouer des alliances scélérates avec les chrétiens du Nord. C'est peut-être ce que disent les chroniqueurs de l'époque almoravide (encore faut-il nuancer), beaucoup moins ceux du temps de la domination almohade, et encore moins ceux qui écrivent à la cour des souverains nasrides de Grenade²⁸.

Pourquoi cette *damnatio memoriae* des mulûk al-Tawâ'if, jusque dans l'historiographie actuelle ? Essentiellement parce que ces souverains furent taxés par les Almoravides de compromission avec l'ennemi, avec les chrétiens. C'est ce qui explique que l'on ait fait de la *fitna* du XI^e siècle la rupture majeure de l'histoire andalouse. Pour la première fois, les souverains chrétiens du nord de la Péninsule devenaient les arbitres de la situation en al-Andalus. Elle est à ce titre une rupture particulièrement signifiante, négative pour l'Islam, car elle annoncerait les victoires à venir de la Reconquista. L'histoire est toujours une reconstruction *a posteriori*, téléologique, d'événements qui prennent sens, mais ce cas précis, mieux que tout autre, illustre à quel point le passé andalou est expliqué à l'aune du conflit entre chrétiens et musulmans. La *fitna* et temps des Taïfas, parce qu'ils constituent l'un de ces moments où les rapports de forces s'inversent, seraient ainsi une sorte de chant du cygne d'al-Andalus. Nous avons essayé de montrer qu'il n'en était rien.

Emmanuelle TIXIER DU MESNIL, Université de Paris Ouest Nanterre, EA 1587, Département d'histoire, 200 avenue de la République, F-92001 Nanterre cedex

27. Paris, 1985, p. 51.

28. Comme en témoigne notamment l'avis d'Ibn al-Khatîb (1313-1375), figure de proue politique et littéraire du royaume de Grenade, selon lequel al-Mu'tamid est le modèle du prince andalou.

La *fitna* andalouse du XI^e siècle

Dans l'historiographie d'al-Andalus, le début du XI^e siècle est le temps de la *fitna*, celui de la guerre civile qui provoque l'effondrement du califat omeyyade de Cordoue. Perçue comme une rupture majeure, elle serait ce moment ténu où les équilibres s'inversent, où l'Espagne musulmane, désormais divisée et amoindrie, commence à reculer devant les débuts de la Reconquista chrétienne. Les contemporains comme les historiens ont porté un jugement extrêmement négatif sur cette période qui va de 1009 à 1031 et que prolonge le temps des Taïfas, les royaumes nés de la partition, ces enfants naturels de la *fitna* dont l'histoire occupe tout le reste du XI^e siècle. Il semblerait cependant que la rupture soit à relativiser : en amont de la *fitna*, alors que domine le puissant hadjîb al-Mansûr, les germes de la discorde sont déjà solidement plantés. En aval enfin, les brillants traits du reste du siècle ne plaident pas en faveur d'un commencement de la fin. Cette époque de division et de conflit est certainement l'un des ces moments essentiels où quelque chose de l'identité andalouse s'est joué, avant que la Péninsule ne soit sous la domination des Berbères almoravides.

Califat omeyyade de Cordoue – al-Mansûr – Amirides – Taïfas.

The Andalusian *Fitna* in the eleventh century

In the historiography of al-Andalus, the early eleventh century is the time of the *fitna*, the time of the civil war which provoked the collapse of the Umayyad caliphate of Cordoba. Seen as a major breakup, it might be that tenuous moment when the balance is upset, when Muslim Spain, henceforth divided and weakened, begins to lose ground against the beginnings of the Christian Reconquista. The people of that period as well as the historians have formed an extremely negative judgment on this period which goes from 1009 to 1031 and is followed by the time of the Taïfas, the kingdoms grown from this division, heirs to the *fitna* which takes up the rest of the eleventh century. It seems, nonetheless, that this breakup should be moderated : prior to the *fitna*, at the time when hadjîb al-Mansûr ruled, the seeds of strife had already been deeply sown. Finally, posterior to it, the brilliant aspects of the rest of the century do not speak for the beginning of the end. This time of division and strife is no doubt one of these essential moments when a part of the Andalusian identity was shaped, before the Peninsula got ruled by the Almoravid Berbers.

Umayyad caliphate of Cordoba – al-Mansûr – Amirids – Taïfas.